



Laurence  
L. Beaudouin

CELLE  
QUE JE  
N'ATTENDAIS  
PAS

Laurence L. Beaudouin

Celle que je n'attendais  
pas

© Laurence L. Beaudouin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3581-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Au GDSI*

*... Et à Iana*

*Paris - Dimanche 21 mai 2017*

Sept heures du matin.

Je me lève un peu vaseux, franchement pas motivé par la journée qui s'annonce.

J'ouvre la fenêtre de la chambre et jette un regard torve au gris du ciel.

Le bruit monte : ce ronronnement continu de la circulation, qui devient, quand on y prête attention, un grondement mécanique intermittent.

Je reste là, de longues minutes, agrippé au garde-corps de la fenêtre, me laissant envahir les poumons par l'air trop carboné de l'atmosphère parisienne.

La journée semble s'annoncer fraîche, dans un printemps jusqu'ici un peu pervers, changeant, sans certitude.

J'ai l'impression de subir ce climat comme je subis le reste. Je me sens captif. Dépassé. Impuissant face aux éléments. Sans plus aucune certitude, moi non plus.

Et puis j'ai froid. J'ai tout le temps froid ces derniers jours.

J'observe le bref horizon qui s'offre à moi, malgré la température qui me hérise les poils.

Je sais bien qu'il faut que j'agisse, pour sortir de cette torpeur ; mais je ne sais pas encore comment.

## Chapitre 1

*Le cliché existe. C'est un argentique, pris au retardateur.*

*C'était en mai deux mille quatre. L'image est cadrée en pied, sous une lumière naturelle de fin de journée. La mise au point serrée et la grande ouverture de l'objectif autorisent une parfaite netteté des deux visages souriants et laissent deviner un paysage verdoyant et montagneux dans le bokeh d'arrière-plan.*

Quatorze années se sont écoulées depuis la fin de mes études.

Alsacien d'origine, fils unique, j'ai hérité de mon père, ouvrier protestant, le caractère honnête, travailleur et taiseux. De ma mère, institutrice au fort caractère, le goût simple des choses bien faites. Pour ne pas dire la rigueur.

Je n'ai jamais été quelqu'un de très sociable : plutôt exclusif dans les relations humaines. Allergique au superficiel, incapable de tricher. Je suis sincère et souvent sans détour. Sans doute un peu sec.

Mon goût de l'effort et ma faim de m'extraire de mon milieu modeste, m'ont permis de prétendre aux plus hautes études en matières économiques et commerciales ; mon cursus exemplaire et mon profil besogneux, m'ont fait recruter par des entreprises prestigieuses ; aujourd'hui, mon niveau de revenu est scandaleusement confortable.

Pour ne rien gâcher, je crois être un homme d'apparence agréable. Pas beau, non, mais soigné ; je ne suis pas particulièrement sportif, mais j'en ai la carrure, et j'aime la course à pied : c'est solitaire et salvateur pour l'esprit et ça m'aide à conserver la ligne, malgré mon hygiène de vie « urbaine ».

Je n'ai pas cherché à me construire ainsi, mais j'ai bien conscience d'être devenu au fil des ans une certaine caricature du cadre parisien, accro au mouvement perpétuel, dopé au bruit de fond continu de la ville. J'ai oublié ce que c'était que de s'arrêter un peu, réfléchir, profiter.

Aujourd'hui, ce tourbillon me perturbe et me conforte tout à la fois, car à la veille de mes quarante ans, ce que les autres voient comme une réussite, je le vois comme une grande usurpation. Une tromperie. Un décalage de moi-même.

Pour ne pas ressentir le malaise, j'y tourne et retourne, toujours, comme le vent autour de l'œil du cyclone.

\*\*\*

J'ai rencontré Catherine alors que je passais une année à Toronto, post études. Comme moi, elle s'était extraite une année de son pays nantais natal, pour

découvrir le Canada et parfaire son Anglais.

Une bosseuse.

Un peu sauvage, comme moi, et très à cheval sur les principes.

Posée et constructive. Froidement réfléchie.

Elle avait perdu sa mère très jeune et s'était construite sur la défensive, dans un milieu très masculin, entre un père aimant, mais dépassé par les événements et un frère très protecteur, de huit ans son aîné.

Elle avait trouvé un emploi de serveuse dans un restaurant improbable de fish and chips sur Ellesmere Road, qui servait un haddock parfaitement écœurant et de la Tuborg à la pression. J'y avais atterri par accident un midi après un cours de photographie.

Au-delà de nos origines communes, je l'avais remarquée à la qualité de son service, efficace, sans concession. J'avais juste passé commande et échangé avec elle les amabilités d'usage jusqu'à ce que je la voie raccompagner fermement à la porte un étudiant américain un peu lourd qui tenait absolument à obtenir son numéro. Le type pesait facilement cent kilos et mesurait deux têtes de plus qu'elle, mais face à l'aplomb de la jeune femme, une fois à la porte du restaurant, il n'avait plus bronché.

Ce caractère, qui devait en effrayer plus d'un, m'avait au contraire immédiatement séduit.

En recevant ma commande, je l'avais remerciée, puis je lui avais glissé en français :

— Je vais attendre d'avoir fini de déjeuner pour vous demander votre numéro !

Elle n'avait pas souri et était repartie vers les cuisines.

Persuadé d'avoir pris un vent, j'avais guigné sa descente de reins parfaitement galbée en entamant mon poisson trop salé : elle devait décidément en vacciner plus d'un.

Alors qu'elle était repassée à ma hauteur et que je feignais de ne pas la voir, elle avait déposé sur ma table une serviette en papier sur laquelle, très en apparence, figurait au stylo noir son prénom et son numéro de téléphone. Elle avait rajouté en français : « je termine mon service à 3 heures ».

Sans forcément trop y croire, j'avais déposé un pourboire plutôt sympa et j'étais sorti l'attendre sur un banc, devant le restaurant. Elle avait été ponctuelle. Elle l'a toujours été depuis.

\*\*\*

C'est Catherine qui m'a choisi, ce n'est pas l'inverse. Je ne veux pas me le cacher, j'en suis tout à fait conscient : jusqu'à aujourd'hui, cette situation me convenait parfaitement. Je suis tombé amoureux de sa force, de sa silhouette, de sa sensibilité enfouie. Être l'homme qui possédait cette femme-là, invulnérable et secrète aux autres, c'était une forme d'accomplissement. J'étais encore plus un homme.

De retour en France, après notre escapade canadienne, Catherine et moi nous sommes naturellement installés ensemble en région parisienne.

Elle avait terminé ses études d'architecture et avait intégré une grosse boîte en attendant de pouvoir monter son propre cabinet.

Moi, j'avais très vite été « chassé » pour être embauché chez GBHS, à la direction des ressources humaines. Mon nom avait été glissé au cabinet de recrutement par Daniel, le frère de Catherine, cadre dans la maison mère depuis quelques années.

Puis les étapes s'étaient enchaînées, comme les cases d'un jeu de l'oie.

Nos premières années de vie commune avaient été exclusivement centrées sur nous-mêmes. Nous n'évoquions jamais l'éventualité de fonder une famille, ni même d'ailleurs de vieillir ensemble. Pour cela, il aurait fallu qu'il y ait un objectif, une fin. Une mort. Je ne pensais jamais à la mort. J'étais immortel.

Notre couple était riche, inventif. Toujours en mouvement. Chaque instant de notre temps libre était exploité à deux.

Nous faisons l'amour, intensément, souvent. Avec attention et le souci de l'autre. Sa jouissance me rendait utile et fier. J'étais Son homme.

J'observais avec satisfaction et une grande tranquillité, la simplicité du binôme que je formais avec Catherine et l'absence de contraintes que nous nous étions imposée. Cela me permettait de me consacrer pleinement à ma carrière.

Et puis, le jour de mes trente et un ans, après cinq ans de vie commune, Catherine m'avait annoncé, comme une révélation, son souhait d'avoir un enfant. À vrai dire, elle avait réfléchi et en fait elle en voulait même deux, parce que « c'est égoïste de laisser un enfant sans fratrie ». Entre le Champagne et le gâteau au chocolat amer, j'avais failli m'étrangler.

Notre vie commune étant devenue une évidence, j'imaginais qu'une étape était franchie. Comme j'avais accepté tout le reste, j'acceptais la contrainte sans manifester la moindre contradiction : l'horloge de ses sens avait déterminé notre destin.

C'était ainsi.

Mais c'était une cassure, aussi : s'il fallait faire des enfants, c'était donc que



nous ne nous suffisions plus à nous-mêmes. Je ne lui étais peut-être plus si indispensable. Et puis, avoir un enfant, c'est aussi reconnaître qu'on est mortel. Je n'étais donc pas immortel ?

Je connaissais la force de Catherine : j'en étais admiratif. Amoureux.

Mais là, je prenais conscience de l'emprise qu'elle avait sur moi.

Du jour au lendemain, sans attendre de réelle approbation de ma part, elle avait arrêté la pilule.

Sans succès pendant près de deux ans.

Face à l'échec de cette entreprise, comme un lot de consolation, je l'avais demandée en mariage. Sans doute une façon, pour moi, de reprendre l'initiative sur elle.

Lors de la cérémonie, plutôt intime et très respectueuse des traditions, je n'avais pas été surpris de ressentir une grande fierté et une certaine émotion lorsqu'elle s'était présentée à moi, apprêtée comme jamais je ne l'avais vue auparavant, au bras de son père au bord des larmes qui avait tenu à la mener jusqu'à l'autel.

Notre nuit de noces avait été sexuellement inoubliable. Complètement folle. Catherine voulait absolument concevoir un enfant le jour de notre mariage et m'avait assailli plusieurs fois au cours de la nuit.

Je n'étais pas en reste. J'adorais la mission.

Et notre abnégation avait payé : elle était tombée enceinte, pour la première fois...

Seulement, deux mois plus tard, elle faisait sa première fausse couche.

\*\*\*

Il y a quelques jours, nous avons fêté nos cinq ans de mariage.

Noces de bois.

Je n'ai jamais fait grand cas des étapes de notre union et j'ai la plupart du temps oublié la date anniversaire du dix-neuf mai, que Catherine me rappelle en général le jour même, ou la veille, pour me laisser l'initiative d'un cadeau ou d'une idée de sortie.

J'ai oublié, cette année comme les précédentes. Mais cette fois, Catherine ne m'a rien rappelé...

C'était ce vendredi soir.

Je suis rentré tard du bureau.

Elle était installée dans son petit coin lecture, plongée dans un Jens Christian Grondahl ; elle a juste soulevé les yeux vers moi et m'a souri, puis elle est

retournée à son livre comme si de rien n'était. J'ai posé un baiser sur son front et je me suis dirigé vers la chambre.

Là, j'ai rapidement découvert, posé sur mon oreiller, un gorille en bois articulé qui m'observait de sa tête au regard vide, courbé sur ses deux pattes antérieures et appuyé sur ses longs bras. Je me suis approché de l'objet pour m'en saisir. Il mesurait une trentaine de centimètres ; les membres étaient reliés entre eux par une sorte de caoutchouc, permettant de faire adopter à l'animal factice tout un tas de postures d'un réalisme troublant. Assis sur le rebord du lit, je passais ainsi de longues minutes à manipuler la bête, qui plusieurs fois levait un bras, puis deux, puis les baissait, bombait le torse... et enfin s'asseyait, comme fatigué par tant d'exercices imposés.

Je finissais par me rendre compte que Catherine m'observait dans l'encadrement de la porte.

— Je savais bien que ça te plairait !

J'inclinai le poignet pour révéler la date du dix-neuf mai sur l'affichage numérique de ma montre.

— J'ai loupé la date encore une fois... Ça signifie quoi ? C'est les noces de gorille ? Au bout de cinq ans, on redevient des singes, un truc comme ça ?

Elle a secoué la tête en s'approchant de moi, faussement navrée de mon ignorance.

— C'est les noces de bois. Et le gorille, j'ai trouvé ça drôle : c'est aussi lourdaut que toi !

\*\*\*

Je m'extrais de mes souvenirs et mes pensées : je me racle machinalement la gorge, j'enfile un vieux tee-shirt et je referme la fenêtre de la chambre.

Le grondement mécanique redevient un ronronnement rassurant.

Le métro fait légèrement trembler le plancher au moment où je sors de la pièce.

Catherine est levée depuis plus d'une heure. Je la trouve installée à la table de la cuisine, ses écouteurs sur les oreilles et son iPhone en main, faisant défiler les articles et les images de haut en bas, puis de bas en haut, grignotant une biscotte puis remuant son café trop sucré, cumulant les petits gestes et semblant ne jamais être à l'arrêt, souple et multiple comme une pieuvre humaine.

Je pose un baiser sur son épaule nue.

Ses seins gonflés par les hormones semblent vouloir transpercer son débardeur.